PS
2068
.A43
1877

LIBRARY OF CONGRESS.
PS 2068
Chap. ..... Copyright No. A43
Shelf 1877
UNITED STATES OF AMERICA.

RIP VAN WINKLE.

RIP VAN WINKLE.

PAR

WASHINGTON IRVING.

Traduction Exacte,

PAR LE

MAJOR L. DU BOS,

PROFESSEUR À LA HIGH SCHOOL DE CHARLESTON, S. C.

LIBRARY OF CONGRESS
COPYRIGHT
No. 13007
1877
CITY OF WASHINGTON.

PHILADELPHIA:
CLAXTON, REMSEN & HAFFELFINGER,
624, 626 & 628 MARKET STREET.
1877.

PS2068
.A43
1877

Entered, according to Act of Congress, in the year 1876, by
CLAXTON, REMSEN & HAFFELFINGER,
in the Office of the Librarian of Congress at Washington.

J. FAGAN & SON,
ELECTROTYPERS, PHILAD'A.

A Mr le Professeur Edward Roth,
Principal de Broad Street Academy,
Philadelphie.

Monsieur,

Pour traduire d'une manière heureuse en anglais les contes sério-fantastiques du célèbre JULES VERNE, *il fallait nécessairement la plume d'un écrivain, qui pût combiner la science avec la force et l'élégance du style; et c'est ce dont vous avez fourni la preuve, dans votre* "BALTIMORE GUN CLUB," *et votre* "ALL AROUND THE MOON."

En livrant au public ces traductions remarquables, vous vous êtes assuré des droits à sa gratitude. La jeunesse, surtout, peut y puiser des connaissances morales et scientifiques, qui développent ses idées, et l'instruisent, tout en excitant son intérêt.

Vous contribuez ainsi, à paralyser les effets produits par le style délétère, qui règne généralement dans les nombreuses publications jetées en pâture à la foule avide de sensations.

Je me considérerai très-honoré, Monsieur, si vous voulez bien accepter de ma part, et comme une bien faible appréciation de vos efforts, la dédicace de ma traduction en français du RIP VAN WINKLE de WASHINGTON IRVING; bien qu'elle n'ait d'autre mérite que l'exactitude et la précision avec lesquelles j'ai rendu le style et l'esprit de l'auteur.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

L. DU BOS.

Charleston, S. C., 1877.

PRÉFACE FRANÇAISE.

Il y a quelque temps, alors que Jefferson attirait la foule, dans son fameux rôle de Rip Van Winkle, qui lui a fait sa réputation de grand comédien, je fis comme tout le monde, et j'allai admirer son talent d'artiste.

Tout bien considéré, cette pièce ne donne au spectateur, que quelques-unes des situations qu'a prises Dion Boucicault, dans la légende originale de Washington Irving; et elle n'a d'autre mérite que celui de l'acteur représentant le héros du roman. Il n'y a là, rien du style de Washington Irving, si attrayant, si poétique et si simple à la fois; rien de ces descriptions pittoresques, de ces portraitures caractéristiques des personnages excentriques, qui font partie intégrante du roman.

J'allai passer la saison suivante, dans les montagnes Kaatskill. Je m'étais procuré l'édition illustrée, qui contient les gravures des principales scènes du roman de Rip Van Winkle, et où figurent tous les personnages, avec leurs costumes, leurs types, leurs attitudes, plus ou moins grotesques et bizarres.

Comme Washington Irving, je me tins dans l'après-midi, sur la crête du précipice, où apparut à Rip Van Winkle, le fantôme avec son baril de liqueur sur le dos. Cette nature sauvage et désolée, ce magnifique panorama, qui se déroule au loin, et au delà de l' Hudson; les échos

répétant mes coups de fusil; mon chien furetant un écureuil : le tableau était complet; car les gravures suppléaient dans mon imagination, à ce qui manquait à la réalité vivante.

J'ai donc pu m'inspirer de l'esprit de l'auteur, m'identifier pour ainsi dire avec son sujet, et rendre ses idées dans ma langue, sans en altérer l'originalité, ni les moindres détails. J'ai trouvé là, un sujet fécond, pour étudier les métaphores, les expressions familières de la langue anglaise, qui y abondent.

Je conçus dès lors l'idée d'une traduction du roman en français, mais une traduction exacte, complète, qui pût servir à l'étude de la langue française, tout en conservant son intérêt comme roman, pour le lecteur.

Il est vrai, que dans ce pays, ce ne sont pas les livres qui manquent dans les écoles et dans les colléges; mais c'est le choix des livres, qui est mauvais en général.

En effet, on met dans les mains des jeunes gens des deux sexes, des livres qui sont hors de leur portée. Aux élèves qui comprennent à peine les premiers rudiments de la langue française, on fait lire des cours de littérature, les œuvres de nos meilleurs écrivains; on leur fait apprendre et débiter les chefs-d'œuvre de nos grands poètes, qu'ils ne peuvent apprécier, ni même comprendre; bien qu'ils aient étudié la grammaire pendant des années peut-être: puis on leur délivre en grande cérémonie, des diplômes qui les qualifient, dit-on, à enseigner le français!

L'étude de la grammaire, c'est-à-dire, l'art de parler et d'écrire correctement, est suffisante pour apprendre la langue maternelle; car l'enfant apprend par imitation des modèles vivants, au milieu desquels il est élevé, la

prononciation, la phraséologie, les expressions consacrées par l'usage, enfin tous les éléments qui constituent cette langue.

Il n'en est pas ainsi, pour apprendre une langue étrangère, dans un pays où cette langue n'est pas celle que parle le peuple. Dans ce cas, l'étude de la grammaire est totalement insuffisante; et spécialement, quand elle est dirigée par des personnes, qui ne parlent pas la langue qu'elles enseignent, comme ce n'est que trop souvent le cas. Il est évident alors, que dans de telles conditions, l'élève ne peut apprendre les métaphores, les tournures de phrases, toutes ces particularités qui forment le génie de la langue, en dehors des règles établies par des livres qu'on appelle Grammaires.

La lecture seule peut dans de pareilles circonstances, venir en aide à l'élève, en l'initiant aux secrets du mécanisme de la langue (première loi qui préside à son acquisition) et qui ensuite le met à même de la parler et de l'écrire correctement. Il est bien entendu, qu'ici je laisse de côté la prononciation, qui ne peut s'acquérir qu'avec l'aide d'un maître qui entende l'élocution, (quoi qu'on dise ou qu'on écrive à ce sujet), puisque l'oreille seule peut juger des sons, comme l'œil des couleurs.

Pour atteindre à ce but, il faut aux élèves, des livres qui excitent leur intérêt et attirent leur attention; des livres qui les entretiennent de sujets, d'anecdotes, de descriptions, de personnages qui leur sont familiers; et qui par degré, les mettent en état de comparer la langue étrangère qu'ils étudient, avec la leur propre.

Que choisir de mieux que les ouvrages populaires de Washington Irving, l'un des meilleurs, le premier peut-être des écrivains de ce pays, pour comparer les méta-

phores, les expressions familières de la langue anglaise avec celles de la langue française ; pour étudier la filiation et l'association des mots entre eux ; enfin, pour transformer les anglicismes en gallicismes, et *vice versa ?*

Si l'homme qui parle, est un homme qui pense tout haut, la parole est donc une pensée qui se manifeste ; dès lors aussi la pensée est une parole intérieure et cachée. Or, sensations et raisonnements, voilà de quoi l'homme se compose : de là, ces idées, ces métaphores, qui sont parfois intraduisibles de nation à nation ; parce qu'elles se lient intimement, au climat, au caractère, aux habitudes, aux mœurs de chaque peuple en particulier. C'est là aussi, ce qui explique la diversité des langues, par la nature même, et la variété des objets qui se présentent à l'homme, suivant les contrées qu'il habite, et les conventions sociales qui y dominent.

Le lecteur appréciera assurément la portée des réflexions ci-dessus, dans bien des passages du roman ; entre autres, dans l'énumération des tribulations domestiques de Rip Van Winkle. Je n'en citerai qu'un : "*He was an obedient hen-pecked husband.*"

Comment se fait-il, dira-t-on, qu'il n'y ait pas en français, d'expression technique pour rendre cette épithète, "*hen-pecked husband*" ? La raison en est fort simple : c'est que l'idée qu'un homme puisse devenir ce qu'exprime cette épithète "*hen-pecked husband*" n'entrant pas dans le caractère, ni dans les mœurs des français, ils n'ont pas cherché à inventer une expression technique, pour rendre une idée qui ne leur est jamais entrée dans l'esprit. J'ai du conséquemment dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, avoir recours à des périphrases pour rendre entièrement les idées de l'auteur.

Je me suis donc attaché à exprimer en français, toutes les nuances, toutes les expressions, toutes les métaphores, toutes les figures intimes et familières, qui sont autant d'obstacles pour toute personne qui veut sérieusement étudier l'une on l'autre langue. En cela consiste le mérite de cette traduction; si j'ai réussi, je dois dire que ce n'est pas sans de grandes difficultés.

L. DU BOS.

ENGLISH PREFACE.

A FEW years ago, when everybody was rushing to see Jefferson's famous personation of Rip Van Winkle, an old partiality of mine for Irving's creation impelled me to follow the admiring crowd. It was soon easy to see, however, that it was the great artist who formed the chief attraction of the evening, and that perhaps the only merit of Boucicault's play consisted in bringing out Irving's hero in the strongest possible light. All the subtler beauties of the well known legend — its style so graceful, poetic, and withal so simple; its vivid description of scenery; its quiet humor of portraiture; its charming exaggerations; its naturalness of the supernaturals — all these I looked for in vain. I suppose I had expected too much. But certainly the drama did not strengthen the sweet spell that the perusal of the romance had once flung around me.

Desirous to prolong the existence of what had been once a delightful sensation, I spent the next summer in the heart of the Kaatskill Mountains. I even provided myself with Darley's well known illustrated edition of the work, acknowledged by every one to be so successful in reproducing not only the beautiful scenery of the legend, but even its peculiar personages in all their quaint eccentricities of costume, attitude, and feature.

Like Washington Irving himself, I stood one afternoon on the brow of the very precipice whence Rip had beheld the phantom Dutchman toiling up the valley

with the keg of liquor on his back. I could soon feel myself ready to believe in the reality of the tale. I had transformed myself into an eye-witness of its incidents—the same savage, primeval nature lay around me, the same boundless panorama stretched itself before me, the same majestic Hudson moved along many miles away, but apparently within a stone's throw; endless reverberations among mountains followed the report of my gun; my dog chased a squirrel — the picture was complete — for whatever was wanting in the landscape, Darley's sketches readily supplied to my heated imagination.

Here then was the spot to rekindle the old charm of the story; here I could imbibe the very spirit of the author, identify myself completely with his subject, relish keenly all his ideas, and, so relishing them, transfuse them at once into my own language with a warmth that should sustain all their originality and a faithfulness that would preserve every charm.

On that afternoon, I need hardly say, I read the story with greater interest than ever. Then, possibly for the first time, I felt the full force of that nervous, idiomatic, graceful, and particularly genial English of which Rip Van Winkle is probably the best prototype.

And what was more natural than that very evening I should set about translating this charming story into my own language; that is, translating it *con amore*, not hurrying through my self-appointed work, but lingering over it as a labor of love, trying to reflect every idea in all its original beauty — translating it exactly, literally, completely, and always endeavoring to excite in the mind of my French reader the same delicious charm that the great master of English style knew so

well how to infuse into this most felicitous production of his pen.

But why, some partial friends have since asked me, confine the benefit of such a translation to the French reader? Could not the American student derive some advantage from it? Would not such a book, even if not so successful as I had wished to make it, possess some real value as an educational agent?

Partial friends are seldom right; still, they will have their say, and here is their reply to the above questions:

Whatever else our schools and colleges may want, they certainly do not suffer from a dearth of French books. "Courses of French Literature," "Masterpieces from the best French Authors," etc., are as numberless as the leaves on the hills in autumn. And, useless as these must be to the American boy struggling with the rudiments of French grammar, they are put into his hands as confidently as if he had been born on the banks of the Seine and talking French all the days of his life!

And even in establishments of greater ambition, my friends continue, common sense does not always prevail. Grammar indeed may therein be studied, and often is studied, with some success. But of what use is bare grammar without frequent and almost continuous translation? Grammar will never enable the pupils to appreciate, nor even to understand, fully those choice pieces of poetry, those grand passages from the great writers, those gems of French literature which, however, they are regularly compelled to get by heart as well as they can, and recite in public as well as they know how! Yet we all know that this is the usual way to attain a diploma, certifying that the recipient is fully qualified to teach French!

My partial friends now begin to warm on the subject. To an American boy, they say, the study of English and the study of French are two things radically distinct. To enable him to speak English well and write it with tolerable correctness, the study of English grammar is in most instances quite sufficient. For a very simple reason. Studying the *grammar* is not learning the *language*. The language he knows already. He has learned it from the living people that surround him; from them he has caught the pronunciation, the phraseology, the expressive modulations, the household words of every-day life — in short, the very essence and soul of his native tongue.

But how different is his situation when undertaking to learn a language that is not spoken by his people! Here grammar, though, of course, absolutely indispensable, is, in reality, the least part of his labor, even when it is taught by persons thoroughly qualified, which is not always the case. Grammar, at best, is only the dead skeleton of a language. To learn its beautiful form, its force, its genius, its color, its splendor, its richness, its subtlety, or its grandeur, nothing is clearer than that the pupil must address himself to something else than what even the best grammar can teach him.

In this difficulty he has absolutely no other resource than books and reading; but judicious books and careful reading can very often supply the place even of living persons, by not only initiating him into the secrets of language, but by furnishing him with models, the careful and conscientious study of which will enable him in the proper time to speak and write his foreign language correctly.

(My friends leave the pronunciation out of considera-

tion altogether, probably thinking, as I do, that it can be acquired only from the instructions of a master who understands elocution, our ears requiring an intelligent training in order to distinguish sounds, as it is only by long practice that our eyes are at last able to determine colors.)

Now, to furnish this reading matter, my friends ask, what is really required for pupils? Certainly not "courses of French literature," nor "masterpieces from the best French writers," at least, not for a long time. But such books as at once excite their interest and retain their attention; as amuse them by subjects, anecdotes, descriptions, and personages with which they are familiar; and particularly such books as, without costing their intelligence too great a strain, enable them to compare the foreign language with their own in all its most intimate details.

Now, what book, my friends triumphantly ask, unites all these requisites so completely and harmoniously as a good French translation of Rip Van Winkle, the gem of American literature? What will afford students a better opportunity of comparing the figures, the turns, the familiar expressions, the peculiarities of the two languages? What can give them a better idea of the mutual filiation, association, and decided change of meaning in words once so much alike, but now become so entirely different? What will furnish them more ready aid in translating difficult English into pure French, and knotty French idioms into chaste and elegant English?

Whether my partial friends are right or not, I have allowed myself to be persuaded, and my book is now in the hands of the public. It is as good a translation as

an experience of many years has enabled me to make, and, permit me to say, a *good* translation is no easy matter. A literal translation, indeed, any school-boy can make with the aid of his dictionary. But a literal translation, in most senses, is worse than no translation at all. Like an air played with no attention to the key, or on an untuned instrument, it gives, indeed, some faint idea of the original, but it kills all its beauty, harmony, power, and real meaning. To translate well, the translator must have a sound knowledge of both languages, in the first place, and, in the second, he must enter so deeply and heartily into the spirit of the author that, when the vocabulary of his native language gives out, he is himself able to make corresponding phrases, almost as happy, vigorous, and racy as those which he has undertaken to render. And that the vocabulary of his native language often does give out, it is almost needless to say. Few words of any one language possess exactly corresponding words in another, and, for a very simple reason, very few words *can* so correspond. For the words, the ideas, the figures, the construction, and even the sounds of a language, are intimately allied, not only with the character, the habits, the manners, the living, and the history of the people that speak it, but also with the climate, the soil, the productions, and the peculiar physical nature of the country which they inhabit. As these can never be exactly alike, even in countries closely bordering on each other, how can words, the evanescent and ever-changing creatures of our breath, ever bear anything closer than a faint general resemblance?

Examples illustrative of these remarks the reader will find many opportunities of verifying in the course of the

story. I will here cite but one: "He was an obedient, hen-pecked husband."

Now, this phrase is absolutely untranslatable into French. In the whole abundant French vocabulary there exists positively no phrase so homely, and, at the same time, so forcibly and humorously expressive of a simple but peculiar idea. But how is this? Do not the French ladies ever wear *le pantalon?* Are there no miserable, cowardly, sneaking, or over good-natured roosters in the French barnyards? How that may be, I do not know. But I do know that the idea of a French husband ever descending to the state so graphically described as *hen-pecked* has never presented itself so strongly to the French mind as to compel the people to coin a phrase of similar import. They simply have never attempted to express what they have never thought of forcibly.

When meeting an idiosyncracy of this kind, of course I was obliged to use the best paraphrases I could, in order to bear out fully the author's idea.

But, with an odd exception of this nature, I have always endeavored conscientiously to render, word for word, every nice shade of meaning, every figure, every familiar and homely expression by corresponding French phrases, which, seldom finding their way into books, are, therefore, the more valuable to the student of either or both languages.

In this alone consists the chief merit of my translation. It may be successful, or it may not; in any case, I console myself with the consciousness of having done my best to make it worthy of Washington Irving.

L. Du Bos.

RIP VAN WINKLE.

QUICONQUE a fait un voyage en amont de la rivière Hudson, doit se souvenir des Montagnes Kaatskill : ces montagnes forment une chaîne détachée de la grande famille des Apalachéennes.

A l'ouest de la rivière, on les aperçoit qui s'élèvent majestueusement dans le lointain, et dominent tout le pays à la ronde. A chaque changement de saison, à chaque changement de temps, et même à chaque heure de la journée, il se produit quelque transformation vraiment magique dans la variété des couleurs et des sinuosités de ces montagnes, que les bonnes femmes des environs regardent comme de parfaits baromètres.

Vers le soir, quand le temps est au beau fixe, ces montagnes sont enveloppées de teintes d'azur et de pourpre, et dessinent hardiment leurs contours dans un ciel pur. Mais quelquefois quand le reste du paysage est sans nuage, leurs cîmes sont couronnées d'un dais de vapeurs grises, qui brillent et scintillent comme une auréole glorieuse dans les derniers rayons du soleil couchant.

Au pied de ces montagnes féeriques, le voyageur aura sans doute remarqué de légers tourbillons de fumée, qui s'élèvent d'un village dont les toitures en bardeaux reluisent parmi les arbres, juste à l'endroit où les reflets bleuâtres des terres hautes, se fondent dans la fraîche verdure de la partie la plus rapprochée du paysage. C'est un petit village de grande antiquité, fondé par les colons hollandais, dans les premiers temps de la province, dès l'établissement du gouvernement du bon Pierre Stuyvesant, (qu'il dorme en paix!) Là, se trouvaient encore il y a quelques années, plusieurs des maisons jadis

occupées par les fondateurs primitifs : elles étaient bâties en petites briques jaunes, importées de Hollande ; les fenètres étaient garnies de persiennes ; le tout surmonté de pignons sur le devant, avec girouettes au-dessus.

Dans ce même village, et dans une de ces mêmes maisons, (qu'à dire vrai le temps et les éléments avaient singulièrement délabrée,) vivait il y a bon nombre d'années, alors que le pays était encore une province anglaise, un nommé Rip Van Winkle, homme d'un caractère simple et bonasse. Il était un des descendants des Van Winkle, qui figurèrent si galamment dans les temps chevaleresques de Pierre Stuyvesant, et l'accompagnèrent au siége du fort Christine. Cependant, il n'avait hérité que fort peu du caractère martial de ses ancêtres. J'ai fait observer que Rip était un homme d'un caractère simple et bonasse ; il était en outre un bon voisin, et un de ces maris qui se laissent entièrement gouverner par leurs femmes. C'est à cette dernière circonstance

sans doute, qu'il fut redevable de cette bonhomie, qui lui valut une popularité si universelle : car en général, les individus qui se laissent mener par le bout du nez dans leurs ménages, sont les plus disposés à être obséquieux et conciliants au dehors de chez eux. Sans doute, leurs dispositions deviennent souples et malléables dans la fournaise ardente des tribulations domestiques, et tous les sermons ne valent pas une mercuriale conjugale, pour enseigner à un mari les vertus de patience et de résignation ; ce qui fait qu'une épouse acariâtre peut sous certains rapports être de quelque avantage pour un mari ; et s'il en est ainsi, Rip Van Winkle en avait sa triple part.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Rip était la coqueluche de toutes les commères du village ; comme c'est l'habitude chez le beau sexe, elles prenaient toujours son parti dans toutes ses querelles de famille ; et lorsque dans leurs bavardages de la veillée, Rip et sa femme revenaient sur le tapis, jamais elles ne man-

quaient de rejeter tous les torts sur Dame Van Winkle. Il n'était pas jusqu'aux enfants du village, qui ne l'accueillissent avec des cris de joie toutes les fois qu'ils le voyaient venir. Il jouait avec eux, leur fesait des joujoux, leur apprenait à faire voler des cerfs-volants, à jouer aux billes et leur racontait de longues histoires de revenants, de sorciers, et des aventures indiennes. Chaque fois qu'il flânait dans le village, il avait autour de lui une bande de gamins qui se pendaient à ses basques, lui grimpaient sur le dos, et lui fesaient impunément mille et une espiègleries. Il n'y avait pas dans les environs un seul chien qui se fût permis d'aboyer a l'approche de Rip.

Le grand défaut caractéristique de Rip, était une insurmontable aversion pour toute espèce de labeur profitable. Cela ne pouvait provenir d'un manque naturel d'assiduité et de persévérance de sa part, car il demeurait assis sur une pierre humide, ayant en mains une ligne à pêcher aussi longue et aussi lourde qu'une lance de Tartare, et passait ainsi sans se

plaindre toute une journée à pêcher, sans qu'un seul poisson daignât même mordre à l'hameçon. Il portait un fusil de chasse sur l'épaule, pendant des heures entières, traversant bois et marais, collines et ravins, pour tirer quelques écureuils, ou quelques pigeons sauvages. Jamais il n'aurait refusé d'aider à un voisin dans les corvées les plus rudes ; et toujours il était le boute-en-train dans toutes les réunions, où les gens de la campagne font leurs farces, comme par exemple quand ils écossent le maïs indien (husking Indian corn) ou qu'ils bâtissent des barrières en pierres. Aussi, les femmes du village le mettaient-elles en réquisition pour faire leurs commissions, et mille petites choses que leurs maris moins obligeants ne voulaient pas faire pour elles. En un mot, Rip était toujours prêt à faire tout, excepté ses propres affaires ; mais pour ce qui était de ses devoirs de famille et du soin de sa ferme, il lui était impossible de s'en méler.

Au fait, il déclarait franchement qu'il était

inutile de travailler à sa ferme ; c'était la pièce de terre la plus ingrate des environs ; tout y allait de travers, et devait y aller de travers en dépit de lui. Ses barrières tombaient continuellement en ruines ; sa vache s'en allait à la débandade, ou allait manger ses choux ; les ronces et les épines poussaient plus vîte dans son champ que partout ailleurs. Si un jour il se décidait à faire quelque travail au dehors, c'était justement alors qu'il se mettait à pleuvoir ; de sorte que son patrimoine avait insensiblement dépéri sous sa direction, et avait diminué acre par acre, jusqu'à ce qu'il n'en restât bientôt plus qu'un petit champ de maïs et de pommes de terre. Et encore était-ce la ferme la plus mal équipée des environs.

Ses enfants étaient aussi déguenillés et aussi effarouchés que s'ils n'eussent pas eu de parents. Son fils Rip, un bambin taillé sur le même patron que son papa, promettait d'hériter des habitudes, comme des vieilles défroques paternelles. On le voyait habituellement trottiner comme un jeune poulain derrière les talons de

sa maman, fagoté dans une vieille culotte de peau tout usée, que son père ne portait plus et pour cause; et il avait beaucoup de peine à la relever d'une main, comme le fait une belle dame avec la queue de sa robe, par un jour de mauvais temps.

Cependant, Rip Van Winkle était un de ces heureux mortels, aux dispositions faciles et onctueuses, qui prennent le temps comme il vient, qui mangent du pain blanc ou du pain bis suivant qu'il leur arrive facilement, et qui aiment mieux végéter avec un sou que de gagner vingt francs en travaillant. S'il eut été laissé à lui-même, le parfait bonheur aurait consisté pour lui à passer sa vie à siffler; aussi sa femme lui criait-elle sans cesse dans les oreilles, qu'il n'était qu'un fainéant, un propre-à-rien, et qu'il était la cause de la ruine de sa famille. Sa langue n'arrêtait pas du matin au soir, et quoi que Rip pût dire ou faire, cela ne faisait que provoquer de la part de sa femme un nouveau torrent d'invectives. Il ne restait à Rip qu'un seul moyen de répli-

quer à toutes les diatribes de ce genre, et ce moyen avait tourné en habitude, à force d'être répété. Il haussait les épaules, branlait la tête, levait les yeux en l'air, mais ne disait mot : cela lui attirait toujours une nouvelle volée de la part de sa femme, de sorte que le pauvre Rip n'avait d'autre ressource que de battre en retraite, et de prendre refuge en dehors de chez lui, la seule position qui convienne réellement à un mari entièrement soumis aux caprices de sa femme.

Le seul être de la famille qui prît le parti de Rip, était son chien Wolf, qui avait autant peur de Dame Van Winkle que son maître lui-même ; car Madame Rip les considérait tous deux (maître et chien), comme compagnons de fainéantise, et même elle regardait Wolf d'un mauvais œil, comme étant la cause des escapades réitérées de son maître. La vérité est que, s'il y eut jamais un chien qui méritât considération pour son énergie, c'était Wolf ; c'était l'animal le plus courageux qui eût jamais battu les bois ; mais quel courage peut

tenir contre les assauts sempiternels et acharnés de la langue venimeuse d'une femme? Du moment que Wolf entrait dans la maison, il baissait la tête; il se tenait dans un coin, la queue basse et traînante, ou roulée entre ses pattes; il regardait en dessous avec l'air d'un condamné qui monte à l'échafaud, et jetait du côté de Dame Van Winkle des regards obliques. Au moindre mouvement qu'elle faisait avec le manche à balai, ou la cuillère-à-pot, il ne faisait qu'un saut vers la porte, en poussant un hurlement vraiment piteux.

Les choses allaient de pis en pis pour Rip, à mesure que les années de mariage s'accumulaient; car un caractère impérieux ne s'adoucit jamais avec l'âge, et une langue acérée est le seul outil dont le tranchant s'aiguise de plus en plus par un usage constant. A la longue, se voyant pour ainsi dire chassé de chez lui, il avait fini par se consoler, en fréquentant une espèce de club permanent, composé des sages, des philosophes et autres personnages oisifs du village, lequel tenait ses séances sur un banc

placé devant une auberge, qui avait pour enseigne le portrait rubicond de Sa Majesté Georges III. En été, ces personnages passaient là toute la journée, assis nonchalemment à l'ombre, commentant tous les cancans du village, faisant sur des riens des contes à dormir debout et qui n'en finissaient pas. Mais un homme d'état n'aurait réellement pas perdu son temps, à écouter les profondes discussions qui avaient lieu quelquefois, quand par hasard une vieille gazette leur tombait entre les mains, au moyen d'un voyageur qui s'arrêtait à l'auberge. Avec quelle solemnité, ils en écoutaient le contenu, tel qu'il leur était débité par Derrick Van Bummel, le maître d'école, un petit bonhomme qui avait des prétentions au savoir, et qui avait toujours recours aux expressions les plus sonores du dictionnaire! Avec quelle sagesse, ces messieurs délibéraient sur les événements publics, plusieurs mois après qu'ils avaient été accomplis!

Les opinions de cette junte étaient com-

plètement sous le contrôle de Maître Nicolas Vedder, un des patriarches du village, et propriétaire de l'auberge, à la porte de laquelle il se tenait assis du matin au soir, ne bougeant jamais que juste pour s'écarter des rayons du soleil, et se maintenir à l'ombre d'un gros arbre. Ses mouvements étaient si réguliers, que ses voisins en les observant, pouvaient à coup sur dire l'heure, aussi exactement, que si notre individu eut été un cadran solaire. Il est vrai qu'on l'entendait rarement prononcer une parole, mais il fumait continuellement sa pipe; cependant ses adhérents (car tout grand homme a ses adhérents), le comprenaient parfaitement bien; et ils avaient un moyen infaillible de connaître son opinion. Lisait-on, ou racontait-on quelque chose qu'il n'approuvait pas, on le voyait aspirer vivement sa pipe, et en exhaler coup-sur-coup et avec colère des bouffées de fumée très agitées; mais quand la chose lui plaisait, il humait tranquillement la fumée de sa pipe, et la renvoyait placidement en légers nuages: quel-

quefois même, retirant sa pipe de ses lèvres, il en savourait avec délices la vapeur odoriférante qu'il laissait tourbillonner autour de ses narines, et il branlait gravement la tête du haut en bas, en signe d'approbation complète.

Eh bien! parfois le pauvre Rip était forcé dans ses retranchements, et chassé de ce refuge par son indomptable épouse, qui tombait comme une avalanche sur cette tranquille assemblée, dont les membres restaient comme anéantis devant elle. Nicolas Vedder lui-même, cet auguste personnage, n'était pas à l'abri des coups de langue de cette terrible Virago, qui l'accusait en face d'encourager son mari dans ses habitudes de fainéantise.

Tout cela réduisait presque le pauvre Rip au désespoir. La seule alternative qui lui restât alors, pour échapper aux labeurs de sa ferme et aux criailleries de sa femme, c'était de prendre son fusil, et de se réfugier dans les bois. Là, il s'asseyait parfois au pied d'un arbre, et partageait le contenu de sa car-

nassière avec son chien Wolf, pour lequel il avait toute la sympathie d'un compagnon d'infortune. "Mon pauvre Wolf," lui disait-il, "ta maitresse te fait mener une vie de chien; mais n'importe mon pauvre garcon, aussi longtemps que je vivrai, tu me trouveras toujours là pour te protéger!" Alors, Wolf battait de la queue, regardait tristement son maître en face; et si réellement les chiens sont susceptibles de reconnaissance, je pense que Wolf payait son maître de retour en affection et en cordialité.

Par une belle matinée d'automne, et dans une de ses pérégrinations habituelles, Rip était parvenu, sans même s'en douter, à l'un des points les plus élevés des montagnes Kaatskill, tout en se livrant à sa chasse favorite d'écureuils; et ses coups de fusil avaient retenti d'écho en écho dans ces solitudes élevées. Tout hâletant et harrassé de fatigue, alors que l'après-midi était déjà avancée, il se laissa tomber sur un petit tertre couvert d'herbe et de mousse, et qui dominait la crête d'un

précipice. A travers une éclaircie entre les arbres, Rip pouvait apercevoir à la distance de plusieurs milles, toute la partie basse de ce pays, couverte de bouquets de bois. Il vit dans le lointain et au-dessous de lui le majestueux Hudson, coulant ses eaux silencieuses, dans lesquelles se refléchissait un nuage aux teintes pourprées: puis il aperçut la voile d'une barque qui voguait lentement sur ses eaux dormantes et mâtes, et qui de là se perdait insensiblement dans l'azur des plateaux plus élevés.

De l'autre coté, il plongea la vue dans les profondeurs arides d'un précipice sauvage et désolé, dont les bas-fonds étaient remplis de fragments des rochers suspendus perpendiculairement au-dessus, et qui étaient faiblement éclairés par les rayons du soleil couchant. Pendant quelque temps Rip demeura comme en contemplation devant cette scène majestueuse. Cependant le soir s'avançait graduellement, et les ombres bleuâtres des montagnes commençaient à s'allonger sur les vallées environnantes. Il comprit qu'il

ferait nuit longtemps avant qu'il ne pût regagner le village; et il poussa un profond soupir, quand la pensée lui vint qu'il fallait aller rejoindre la terrible Dame Van Winkle.

Il allait se mettre à descendre la montagne, quand il entendit à distance une voix qui criait: "Rip Van Winkle! Rip Van Winkle!" Il regarda autour de lui, mais il ne vit rien qu'un corbeau solitaire qui volait à travers la montagne. Il pensa alors que c'était un effet de son imagination qui l'avait abusé, et il commença sa descente, lorsqu'il entendit de nouveau retentir dans l'air le même cri: "Rip Van Winkle! Rip Van Winkle!" Au même instant, Wolf fit gros dos, poussa un grognement sourd, et se colla contre son maître, regardant avec terreur dans le ravin. Rip se sentit saisi d'une vague appréhension; il regarda avec anxiété dans la même direction, et aperçut un personnage étrange qui gravissait lentement les rochers, courbé sous le poids de quelque chose qu'il portait sur son dos. Rip fût bien surpris de voir une figure

humaine dans ce lieu sauvage et désert ; mais supposant que c'était quelque voisin qui réclamait son assistance, il s'empressa d'aller à son secours.

Plus il s'approchait de l'étranger, plus sa surprise augmentait à la singulière apparence de cet individu à la taille carrée et trapue, aux cheveux épais et en désordre, à la barbe touffue et grisonnante. Il était vêtu à l'antique mode des Hollandais. Il avait une large jaquette, serrée à la taille par une large ceinture, une double paire de culottes ; celle de dessus était très volumineuse, et garnie sur les côtés de rangées de boutons jusqu'aux genoux, lesquels étaient ornés de rosettes. Il portait sur l'épaule un gros baril à liqueur qui paraissait plein. L'individu en question fit signe à Rip de s'approcher, et de l'aider à porter son fardeau. Quoique peu rassuré et peu confiant dans sa nouvelle connaissance, Rip s'exécuta avec sa bonhomie habituelle ; et s'aidant mutuellement l'un l'autre, nos deux personnages gravirent avec difficulté

jusqu'au haut d'une excavation étroite, qui avait toutes les apparences d'un torrent desséché de la montagne. Au fur et à mesure qu'ils montaient, Rip entendait par-ci, par-là et à de courts intervalles des roulements sourds et prolongés, ressemblant au bruit lointain du tonnerre, et qui semblaient provenir d'un ravin profond, ou plutôt d'une excavation au milieu des rochers élevés, vers lesquels les dirigeait un sentier rocailleux. Rip fit une pause d'un moment; mais supposant que c'était le bruit produit par un de ces orages, qui sont si fréquents sur le sommet des montagnes, il continua son chemin. Après avoir traversé le ravin, il arrivèrent à une petite excavation en forme d'amphithéâtre, entourée de précipices à pic, sur la crète desquels étaient suspendus des arbres qui étendaient au loin leurs branchages; de manière que vers le soir, c'était à peine si l'on pouvait apercevoir les légers nuages qui flottaient dans l'azur du ciel. Jusqu'alors, Rip et son compagnon avaient marché péniblement et en silence, car

bien que Rip se demandât à lui-même, dans quel but son compagnon apportait un baril de liqueur, au milieu de cette montagne déserte, il y avait dans cet inconnu quelque chose d'étrange et d'incompréhensible, qui lui inspirait de la crainte, et coupait court à toute familiarité.

En entrant dans l'amphithéâtre, il se présenta de nouveaux sujets d'étonnement pour Rip. Au centre, et sur un tertre plat, se trouvait un groupe de personnages vraiment drolatiques qui jouaient aux quilles. Ils avaient des costumes bizarres et surannés. Les uns portaient des jaquettes courtes, d'autres avaient des espèces de pourpoints avec de longs coutelas à la ceinture ; et la plupart d'entre eux avaient d'énormes culottes taillées sur le même patron que celles du guide de Rip. Tous avaient des figures cocasses ; l'un avait une grosse tête, une large face avec des petits yeux de cochon : un autre avait la figure presque envahie par son nez qui en occupait la plus grande partie ; et tout cela surmonté

d'un chapeau en forme de pain de sucre, et orné d'une plume de coq rouge. Tous avaient la barbe de couleurs et de coupes différentes. Il y en avait un qui paraissait être le chef de la bande : c'était un robuste gentilhomme de la vieille roche, à en juger par sa tournure assurée, sur laquelle cependant les années et les fatigues avaient laissé leur empreinte. Il portait un juste-au-corps brodé, un large ceinturon auquel était suspendu un large coutelas, un chapeau à haute forme et à larges bords, orné d'un plumet, des bas rouges, des souliers à rosettes et à hauts talons. La vue de ce groupe rappela à Rip les figures d'une vieille toile flamande, qui se trouvait dans le salon du Révérend Dominie Van Shaick, curé du village, et qui avait été apportée de Hollande, à l'époque de la fondation de la colonie.

Ce qui semblait le plus drôle à Rip, c'était de voir ces individus s'amuser réellement, et cependant garder l'air le plus grave, et le silence le plus mystérieux ; c'était, pensait-il, la partie de plaisir la plus triste à laquelle il

eût jamais assisté. Rien n'interrompait la monotonie de cette scène, si ce n'est le bruit des boules à quilles dont le roulement réitéré, était répété par les échos des montagnes, comme des roulements prolongés de tonnerre.

Aussitôt que Rip et son compagnon furent arrivés près des joueurs de quilles, ces derniers suspendirent soudainement leur partie, et jetèrent sur Rip leurs regards fixes et mornes comme l'auraient fait des statues ; leur posture était si étrange, si glaciale et si peu naturelle, que Rip se sentit le cœur lui manquer et ses genoux fléchir sous lui. Son compagnon vida le contenu du baril dans de grands flacons, et lui fit signe de servir la compagnie : et lui, d'obéir tout tremblant de peur. Ils avalèrent la liqueur, toujours gardant le plus profond silence, et puis se remirent à jouer.

Peu-à-peu Rip revint de sa frayeur, ses appréhensions cessèrent, et puis, lorsque personne n'eut les yeux tournés de son coté, il se risqua même à gouter le breuvage, auquel il trouva beaucoup de la flaveur du vrai genièvre de

Hollande. Rip, par nature, aimait assez à lever le coude, et fut bientôt tenté de prendre une autre gorgée. Une gorgée en amena une autre ; et il réitéra si souvent ses visites au flacon, qu'il finit par se griser tout-à-fait ; la tête lui tourna, ses yeux s'appesantirent, et il s'endormit d'un profond sommeil.

Quand il se réveilla, il se retrouva à la même place et sur le même tertre couvert de mousse, où il avait aperçu d'abord le vieux bonhomme sur les bords du ravin. Il se frotta les yeux ; il faisait une matinée délicieuse, le soleil brillait déjà de tout son éclat, les oiseaux sautaient de branches en branches et chantaient dans les buissons ; l'aigle dessinait des cercles dans les airs, et respirait l'air pur des montagnes. "Assurément," se dit Rip, "je n'ai pas dormi ici toute la nuit." Il se souvint alors de tout ce qui s'était passé avant qu'il ne s'endormît ; il se rappela l'étrange individu avec son baril de liqueur — le ravin de la montagne — la retraite sauvage au milieu des rochers — l'excentrique partie de quilles — le flacon — "Oh ! ce flacon !

cet infernal flacon ! " pensait Rip : " quelle excuse vais-je pouvoir donner à Dame Van Winkle ! "

Il regarda autour de lui pour prendre son fusil, mais au lieu d'un fusil de chasse bien propre, bien huilé, il ne trouva auprès de lui qu'une vieille arme rongée par la rouille, dont la batterie était en ruine, et dont le bois et la crosse étaient mangés aux vers. Il pensa alors que les graves personnages de la montagne lui avaient joué quelque mauvais tour, et l'avaient grisé avec de la liqueur droguée pour lui voler son fusil : jusqu'à Wolf lui même qui avait disparu ! mais il pensa qu'il était à la poursuite de quelque écureuil, ou de quelque perdrix. Il le siffla, il l'appela par son nom, mais en vain ; les échos répétaient ses coups de sifflets et ses cris ; mais du chien pas de nouvelles, pas même de traces.

Rip se décida alors à aller revoir le théâtre des scènes de la veille, pour redemander son fusil et son chien an premier venu de la compagnie qu'il rencontrerait. Quand il se leva

pour partir, il était roide dans toutes les jointures ; il ne se sentait plus son activité habituelle. "Çà ne me va pas du tout de passer la nuit dans la montagne," pensa Rip, " et si pour comble de malheur, çà me cause une attaque de rhumatisme, ma charmante femme m'en fera passer des dures." Ce fut donc avec quelques difficultés qu'il put gagner le fond du ravin ; il trouva le sentier rocailleux que lui et son compagnon avaient gravi la veille dans l'après-midi ; mais à sa grande surprise, un torrent venant de la montagne, y roulait ses eaux écumantes, qui tombant de rochers en rochers, remplissaient le ravin d'un bruit assourdissant. Cependant, il réussit avec bien de la peine à se frayer un passage sur le côté, en passant à travers les fourrés épais de sassafras, de bouleaux et d'épines. Parfois, il restait accroché par les vignes sauvages qui entortillaient leurs branches autour des arbres, et formaient comme des espèces de réseaux qui l'arrêtaient dans sa marche.

Enfin, il parvint avec beaucoup de peine à

l'endroit où le ravin ouvrait un passage à l'amphithéâtre, au milieu des rochers ; mais là, il ne restait aucune trace de cette ouverture. Les rochers présentaient une muraille impénétrable et élevée, audessus de la quelle les eaux du torrent venaient se briser en écume légère, et tombaient dans un large bassin rendu complètement obscur par les ombrages de la forêt qui l'environnait. Là, le pauvre Rip dut nécessairement faire halte. De nouveau il appela et siffla son chien : pour toute réponse, il entendit les croassements d'une volée de corbeaux qui se jouaient dans l'air autour d'un arbre desséché, suspendu audessus d'un précipice où se réfléchissaient les rayons du soleil. Ces corbeaux qui en raison de leur élévation se sentaient à l'abri de tout danger, semblaient regarder Rip d'un air goguenard, et se moquer des perplexités de ce pauvre homme. Que faire? La matinée s'avançait, et Rip qui n'avait pas déjeuné se sentait des tiraillements d'estomac. Il était désolé d'abandonner son fusil et son chien ; il tremblait de

rencontrer sa femme, mais après tout, il ne pouvait se décider à mourir de faim dans la montagne. Il branla la tête, mit le fusil rouillé sur son épaule; puis le cœur gonflé de regrets et plein d'inquiétudes, il reprit le chemin de sa maison.

Comme il approchait du village, il rencontra bon nombre de gens, mais il ne reconnut personne parmi eux, ce qui ne laissa pas de le surprendre, car il croyait bien connaître tout le monde à la ronde. Ces gens étaient vêtus d'une manière toute différente de celle à laquelle il était habitúe. Tous le regardaient également d'un air surpris, et chaque fois qu'ils jetaient les yeux sur lui, tous invariablement se passaient la main sur le menton. A force de voir les autres répéter ce geste, Rip en vint à se porter involontairement la main au menton comme les autres; alors, à son grand étonnement, il s'aperçut que sa barbe avait poussé d'un pied de long.

Il touchait alors aux limites du village. Une bande d'enfants qu'il ne connaissait pas, s'at-

tachèrent à ses pas, criant après lui, se moquant de lui et montrant du doigt sa longue barbe. Les chiens même dont il ne reconnaissait pas un seul, se mirent de la partie, et aboyaient après lui, à qui mieux mieux, quand il passait. Jusqu'au village lui-même qui était tout changé! Il s'était agrandi et peuplé davantage. Il y avait des rangées de maisons qu'il n'avait jamais vues, et celles où il avait l'habitude de flâner, avaient disparu. Il y avait d'autres noms au-dessus des portes, de nouvelles figures aux fenêtres; enfin tout était changé complètement. Il perdit la tête alors, il se demanda, si c'était lui qui était ensorcelé, ou si ce n'était pas tout ce qui l'entourait; assurément, c'était bien là son village natal, qu'il avait quitté, la veille seulement. Ici se trouvaient les Kaatskill; là coulait le Hudson; chaque colline, chaque vallée se trouvaient bien à leurs places ordinaires: Rip éprouvait les perplexités les plus étranges. "Oh!" pensait il, "ce flacon d'hier soir m'a diablement tapé sur la tête!"

Ce fut avec bien de la peine qu'il put retrouver sa propre maison, dont il s'approcha silencieusement et avec effroi, s'attendant à chaque instant à entendre la voix criarde de Dame Van Winkle. La maison tombait en ruines, le toit était enfoncé, les fenêtres étaient brisées et les portes hors des gonds. Un chien à demi mort de faim, et qui ressemblait à Wolf, rôdait autour de la maison. Rip l'appela par son nom, mais le misérable répondit par un grognement, lui montra les dents et passa son chemin. C'était bien vilain de la part de Wolf; "Jusqu'à mon chien," dit le pauvre Rip en soupirant, "mon propre chien lui-même qui ne veut pas me reconnaître!"

Il entra dans la maison, qui à dire vrai, avait toujours été tenue bien proprement par Dame Van Winkle; la maison était vide, délapidée, évidemment abandonnée: cette désolation lui fit surmonter toutes ses terreurs conjugales, il appela à haute voix sa femme et ses enfants; sa voix retentit un moment dans ces chambres vides, puis tout demeura silencieux.

Il s'élança au dehors, et se rendit à la hâte à son ancien rendez-vous favori, l'auberge du village ; mais elle aussi avait disparu : un grand bâtiment en bois, tout branlant, était planté à la place de la vieille auberge, avec de grandes fenêtres béantes ; quelques unes de ces fenêtres étaient cassées, et les carreaux en étaient remplacés avec des morceaux de vieux chapeaux et des restants de jupons. Au dessus de la porte, étaient en gros caractères ces mots : "*Hotel de l'Union tenu par Jonathan Doolittle.*" A la place du grand arbre qui protégeait autrefois la tranquille auberge hollandaise contre les ardeurs du soleil, était un grand poteau tout nu, sur le haut duquel il y avait quelque chose de rouge, qui ressemblait beaucoup à un bonnet de nuit, et d'où pendait un drapeau, sur lequel figurait un singulier assemblage d'étoiles et de barres. Tout cela naturellement semblait étrange et incompréhensible au pauvre Rip ; cependant il reconnut sur l'enseigne le portrait à face rubiconde du

Roi Georges III., sous le quel il avait bien des fois fumé tranquillement sa pipe ; mais ce portrait même avait subi une singulière métamorphose. Un habit bleu et chamois y avait remplacé l'habit rouge ; dans la main du portrait était une épée au lieu d'un sceptre, sur la tête il y avait un chapeau à cornes, puis sous le portrait étaient peints en gros caractères, ces mots : LE GÉNÉRAL WASHINGTON.

Il y avait comme à l'ordinaire à la porte de l'auberge une foule de gens, mais Rip ne reconnut personne. Le type particulier aux gens du village paraissait entièrement changé. Il régnait là un ton affairé, agité et pour ainsi dire hargneux, au lieu de la tranquillité habituelle et du phlegme accoutumé d'autrefois. Il chercha en vain Nicolas Vedder, l'homme grave au double menton, à la grosse face, à la longue pipe, qui, au lieu de débiter des phrases envoyait d'énormes bouffées de fumée de tabac. En vain il chercha Van Bummel, le maître d'école qui paraphrasait si bien le contenu des vieux journaux. A leur place, Rip

vit un grand individu à la face atrabilaire, qui n'avait que la peau sur les os ; il avait les poches pleines de programmes et de bulletins, et haranguait le public auquel il parlait avec animation des droits des citoyens, des élections, des membres du congrès ; mêlant à sa harangue les mots de liberté, de Bunker's Hill, des héros de soixante-seize, et employait des expressions formant un jargon, qu'avec toutes les peines du monde, le malheureux Rip ne pouvait comprendre.

L'aspect de Rip avec sa longue barbe grise, son vieux fusil tout rouillé, sa mise déguenillée, de plus la troupe d'enfants et de femmes qui le suivaient partout, tout cela attira bientôt l'attention des politiqueurs du cabaret. Ils firent cercle autour de Rip, le toisèrent des pieds à la tête, avec beaucoup de curiosité. L'orateur en question s'adressa à lui avec empressement, et le tirant à part, lui demanda pour quel parti il votait. Rip se contenta de le regarder d'un air tout effaré. Un autre individu de petite taille, mais très remuant,

le prit par le bras, et se levant sur la pointe des pieds, lui demanda tout bas dans l'oreille, s'il était fédéral ou démocrate? Rip y perdait son latin, il ne comprenait rien à la question. C'est alors, qu'un vieux Monsieur à la tournure magistrale, se donnant des grands airs d'importance, et coiffé d'un chapeau à cornes très pointues, se fit jour à travers la foule en coudoyant à droite et à gauche, et vint se planter gravement en face de Rip, une main appuyée sur la hanche et l'autre sur sa canne; puis le regardant d'un œil scrutateur et pointant sur lui la corne de son chapeau, comme pour pénétrer plus profondément dans le fond de son âme, il lui demanda d'un ton sévère, pour quelle raison il se présentait aux élections avec un fusil sur l'épaule, à la tête d'une bande d'émeutiers, et si réellement il était venu pour fomenter un soulèvement dans le village. "Hélas! Messieurs," répliqua Rip presque au désespoir, "je suis un pauvre brave homme, né dans ce village, un fidèle sujet du Roi; que le bon Dieu le bénisse!"

Un cri d'indignation générale partit de la foule : "Un tory ! un tory ! un espion ! un rénégat ! A la lanterne ! à la potence !" Ce fut avec beaucoup de peine, que le grave personnage au chapeau à cornes, parvint à rétablir l'ordre ; puis, après avoir pris un air d'autorité dix fois plus prononcé encore, il demanda en fronçant les sourcils au malheureux coupable, d'où il venait, et ce qu'il cherchait. Le pauvre homme protesta de son innocence du mieux qu'il put, et affirma qu'il était venu pour voir quelques uns de ses voisins, que d'habitude il fréquentait au cabaret.

"Eh ! bien, qui sont-ils ? nommez-les."

Rip se recueillit un moment, et dit : "Oû est Nicolas Vedder ?"

Il y eut un moment de silence, puis un bon vieux répliqua d'une voix cassée : "Nicolas Vedder ? Eh mais il y a 18 ans qu'il est mort ! Il y avait bien dans le cimetière une tombe en bois qui aurait pu certifier le fait, mais ma foi, elle s'est pourrie, et elle a disparu aussi."

"Où est Brom Dutcher?"

"Brom Dutcher? Eh bien, il est parti pour l'armée au commencement de la guerre; les uns disent qu'il a été tué à l'assaut de Stony Point, d'autres disent qu'il s'est noyé lors d'un ouragan qui eut lieu au pied de Antony's Nose; je ne sais pas au juste; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est jamais revenu."

"Alors, où est Van Bummel, le maitre d'école?"

"Il est parti aussi pour la guerre; il est devenu un grand général de milice, et il est maintenant membre du congrès."

Rip se sentit presque défaillir en apprenant que tout était changé, dans le pays, chez lui, et parmi ses amis, et en se trouvant ainsi seul au monde; il restait abasourdi à chacune de ces réponses, qui attestaient des laps de temps si considérables, et des évènements qu'il ne pouvait comprendre: tels que la guerre — le congrès — Stony Point. Il n'eut pas le courage de continuer à demander des nouvelles de ses autres amis; il s'écria tout désespéré: "N'y

a-t-il donc personne ici qui connaisse Rip Van Winkle ?"

"Oh ! Rip Van Winkle !" s'écrièrent à la fois deux ou trois individus, "Eh mais certainement, le voilà là-bas qui est appuyé contre un arbre."

Rip regarda, et vit en effet un personnage qui était exactement la contre-partie de lui-même, à l'époque qu'il était parti pour la montagne ; il avait l'air aussi nonchalant et aussi mal vêtu que lui-même. Le pauvre homme demeura complètement confondu ; il en vint à douter de sa propre identité ; il ne savait plus réellement s'il était bien lui-même, Rip, ou s'il n'était pas un autre individu. Au milieu du bouleversement du malheureux Rip, le monsieur au chapeau à cornes lui demanda qui il était, et comment il s'appelait.

"Dieu seul le sait," s'écria-t-il, à bout de ressources ; "je ne suis plus moi-même, je suis un autre homme que moi-même, me voici là-bas ; non, c'est quelqu'un d'autre qui me remplace dans mes souliers. J'étais bien moi-même

hier soir, mais je me suis endormi dans la montagne, et l'on m'a changé mon fusil ; tout est changé, je suis moi-même changé, transformé ; je ne puis dire comment je m'appelle, ni même qui je suis."

Les personnes qui l'écoutaient, commencèrent à se regarder les unes les autres, et à se faire des clignements d'yeux en se touchant le front avec le doigt d'une manière significative. Quelqu'un même suggéra tout bas qu'il fallait s'emparer du fusil de Rip, pour empêcher le pauvre fou de faire quelque malheur, ce qui décida l'important personnage au chapeau à cornes à décamper précipitamment.

A ce moment critique, une jeune femme au teint frais, bien délurée, fendit la foule pour, disait-elle, regarder à son aise le vieux grison. Elle avait sur les bras un bambin tout joufflu qui eut peur du vieux bonhomme et se mit à pleurer. "Tais-toi Rip," cria la mère, "tais-toi petit imbécile, le vieux ne te fera pas de mal!" Le nom de l'enfant, l'air

de la mère, son ton de voix, tout cela fut un trait de lumière dans l'esprit de Rip.

"Comment vous appelez-vous ma bonne femme?"

"Judith Gardenier."

"Et comment s'appelle votre père?"

"Ah! le pauvre cher homme! Il s'appelait Rip Van Winkle, mais il y a vingt ans, il est parti de la maison un beau jour avec son fusil, et depuis, on n'a jamais entendu parler de lui. Son chien est revenu sans lui; on n'a jamais su s'il s'était tué, ou s'il avait été enlevé par les Indiens; je n'étais alors qu'une toute petite fille."

Il ne restait plus à Rip qu'une seule question à faire, et il la fit d'une voix tremblante:

"Où est votre mère?"

"Oh! la pauvre, femme elle est morte aussi il n'y a pas longtemps; elle s'est rompu un vaisseau sanguin dans un accès de colère, par suite d'une altercation qu'elle eut avec un colporteur de la Nouvelle-Angleterre."

Il y avait au moins une fiche de consolation dans cette dernière nouvelle. Le vieux brave homme ne put se contenir plus longtemps. Il saisit sa fille et l'enfant qu'il serra dans les bras.

"Je suis ton père," s'écria-t-il ; "je suis le jeune Rip Van Winkle d'autrefois, et maintenant le vieux Rip VanWinkle! — Comment, est-ce que personne ici ne reconnait Rip Van Winkle ?"

Tous restèrent ébahis, jusqu'à ce qu'une vieille femme sortit de la foule, en se trainant lentement ; elle étendit la main au-dessus de ses yeux, et regardant Rip sous le nez pendant un instant, elle s'écria : "Eh ! mais certainement que c'est lui, c'est bien Rip Van Winkle! Dieu que je suis contente de vous revoir mon vieux voisin ! Soyez le bien-venu. Où Diable avez-vous été depuis vingt ans ?"

Rip eut bientôt raconté son histoire, car ces vingt années n'avaient été qu'une nuit pour lui. Les voisins ouvraient de grands yeux en

l'écoutant. Il y en avait qui clignaient de l'œil en se regardant entre-eux, et se gonflaient la joue avec la langue. L'important personnage au chapeau à cornes, s'était risqué de nouveau sur les lieux, depuis que l'alarme avait cessé ; il se renfonça le coin de la bouche avec la pomme de sa canne et branla la tête ; sur quoi il y eut un branlement de tête général dans l'assemblée.

On décida cependant, qu'on consulterait le vieux Pierre Vanderdonk que l'on voyait venir à pas lents sur la route. Pierre Vanderdonk était un des descendants de l'historien de ce nom, qui a laissé quelques mémoires sur les premiers évènements de la province. Pierre était le plus ancien habitant du village, et était bien au fait de toutes les traditions et de toutes les aventures extraordinaires qui s'étaient passées dans les alentours. Il reconnut de suite Rip, et corrobora sa narration d'une manière plus que satisfaisante. Il affirma à la compagnie, que c'était un fait transmis par son ancêtre, l'historien, que les montagnes Kaats-

kill avaient toujours été hantées par des êtres étranges: qu'on affirmait que le grand Hendrick Hudson qui le premier avait découvert la rivière et le pays, y revenait faire une visite tous les vingt ans avec les gens de son équipage de la Demi-Lune, ayant la permission de revoir les scènes de son entreprise, et de veiller sur la rivière et la grande ville qui porte son nom: que son père avait vu une fois Hudson et les hommes de son équipage avec leurs vieux costumes hollandais, jouer aux quilles dans une excavation de la montagne, et que lui-même, dans une après-midi d'été, il avait entendu le bruit de leurs boules, lequel ressemblait aux roulements du tonnerre, quand il gronde dans le lointain.

Pour couper court à notre histoire, nous dirons que les spectateurs se dispersèrent, et allèrent s'occuper de sujets qui les intéressaient davantage, c'est-à-dire, des élections. La fille de Rip l'emmena demeurer avec elle: elle avait une petite maison bien commode, bien meublée, et pour mari un fermier tout guilleret et bien

taillé, que Rip reconnut pour l'un des gamins qui autrefois lui grimpaient sur le dos. Quant à l'héritier présomptif de Rip qui était l'image vivante de son père, et qu'on a vu appuyé contre un arbre, il était employé aux travaux de la ferme, mais il ne donnait que trop de preuves des dispositions qu'il avait héritées de son père, et ne se mêlait guères que des affaires des autres.

Bientôt Rip reprit son ancien train de vie, et ses vieilles habitudes : il retrouva bientôt quelques unes de ses vieilles connaissances, et recommença ses promenades d'autrefois, quoique ce ne fut guères que pour l'aider à tuer le temps ; il préférait fréquenter la nouvelle génération qui s'élevait, et il devint bientôt l'ami et le favori de tous.

N'ayant rien à faire à la maison, et étant arrivé à cet âge heureux où un homme peut impunément rester oisif, il prit de nouveau sa place sur le banc à la porte de l'auberge, et tout le monde le respectait comme un des patriarches du village, et comme une vieille relique

des temps antérieurs à la guerre. Il se passa quelque temps avant qu'il pût se mettre au courant des affaires du jour, et avant qu'il pût comprendre les évènements étranges qui s'étaient passés pendant le temps qu'avait duré sa léthargie : comment il se faisait qu'il y eût eu une guerre révolutionnaire, et que le pays eût secoué la domination de l'Angleterre, et qu'au lieu d'être le sujet de sa Majesté Georges III., il était maintenant un citoyen libre des Etats-Unis. Au fait, Rip n'était pas un politiqueur ; tous les changements d'états et d'empires ne faisaient que très peu d'impression sur lui, mais il existait une espèce de despotisme sous lequel il avait longtemps gémi, c'était le gouvernement tyrannique du cotillon. Heureusement cela avait cessé d'être ; il n'avait plus le cou pris sous le joug du mariage, et il pouvait aller et venir suivant son bon plaisir et à sa guise, sans avoir à redouter la tyrannie de Dame Van Winkle. Cependant toutes les fois qu'on prononçait le nom de sa femme, Rip branlait

la tête, haussait les épaules, et levait les yeux en l'air ; ce qui pouvait passer, soit pour une expression de résignation à son sort, soit pour une expression de satisfaction pour sa délivrance.

Il racontait son histoire à tous les étrangers qui arrivaient à l'hotel du sieur Doolittle. On observa d'abord qu'il variait sur certains points, chaque fois qu'il la racontait ; ce qui provenait sans doute de ce qu'il ne s'était réveillé que tout récemment. Enfin tout se résuma précisément dans l'histoire telle que je viens de la raconter : il n'y avait pas un homme, pas une femme, pas un enfant dans les environs, qui ne la sût par cœur. Il y en avait bien qui prétendaient douter de sa réalité, et qui soutenaient que Rip avait perdu la tête, et que c'était un point sur lequel il était certainement toqué. Cependant les vieux Hollandais y ajoutaient foi entière, et même de nos jours en été, ils n'entendent jamais dans l'après-midi le bruit du tonnerre dans les Kaatskill sans dire : Voilà Hendrick Hudson et les gens de

son équipage qui font une partie de quilles : et tous les pauvres hommes mariés des environs, qui gémissent sous la tyrannie de leurs femmes, voudraient bien pouvoir avaler une bonne gorgée du flacon de Rip, alors que l'existence leur pèse sur les bras.

LIBRARY OF CONGRESS
00015351299